France puisque roussillonnais, vient de ressusciter la curieuse figure de ce poète classique de l'ancienne Catalogne qui, malgré la rigueur souvent toute scolastique avec laquelle il s'efforça de donner une description scientifique de l'amour, a su exprimer harmonieusement, parfois en des vers d'une émotion indicible, les plus ténues des passions humaines aussi bien que les idées les plus abstraites. Les études de M. Pagès, impatiemment attendues, sont le fruit de longues années de travail. Dans l'excellente thèse, d'une information abondante et sûre, intitulée: Auzias March et ses prédécesseurs. Essai sur la poésie philosophique et amoureuse en Catalogne aux XIVe et XVe siècles, M. Pagès retrace la physionomie de l'écrivain, détermine les influences qu'ont exercées sur lui la France du midi ou du nord et l'Italie, puis, analysant son œuvre, nous aide à en surprendre le sens parfois caché et à en goûter toute la saveur. La poésie d'A. March — et cela tient non moins à son style raffiné qu'à son caractère nettement philosophique et moralisateur - exige en effet, pour être parfaitement comprise, une véritable initiation. L'obscurité inhérente au texte a d'ailleurs été augmentée par les efforts tentés par les copistes les plus anciens et par les éditeurs du xvie siècle, pour la dissiper. M. Pagès a pu, grâce à une série de comparaisons minutieuses, rétablir le texte original. Son édition critique des Œuvres d'Auzias March, publiée splendidement par les soins de l'Institut d'Etudes Catalanes, restitue aux idées du poète leur forme la plus authentique: elle est dédiée à M. Morel-Fatio qui, dès 1887, au cours de ses conférences de l'Ecole des Hautes-Etudes sur le poète-philosophe, donna à M. Pagès l'idée de se consacrer à une aussi belle œuvre, qu'il a ensuite favorisée de son inépuisable et toujours bienveillante érudition.

MARCEL ROBIN.

## LETTRES NÉO-GRECQUES

L'Hellénisme. — Manolis Triandaphyllidis: Die Sprachfrage in Griechenl; and Suddeutschen Monatsheften, Munich. — J. Zervos: I Persai d'Eschyle; Bibliothèque Fexis, Athènes. — D. Solomos: Ta Erga; Fexis, Athènes. — A. Valaoritis: Erga; Fexis, Athènes. — K. Krystallis: Erga, Poimata, Peza; Athènes. — Jean Vlakhoyannis: Souli; Athènes. — J. Vlakhoyannis: T'Armata; Athènes. — Nikos Santorinéos: Istories tou Pelagou kai tis Akroyalias; Kassimatis, Alexandrie. — Memento.

Tout l'Hellénisme est secoué par la grande convulsion orientale, qui décide actuellement de ses destinées, et les soucis purement littéraires, les querelles linguistiques elles-mêmes, toujours si âpres en pays grec, passent forcément au second plan. Peut-être n'est-il pas mauvais, toutefois, que certaines questions, d'ordre plutôt spéculatif, s'éclairent ainsi d'un jour inattendu. L'Hellénisme, en effet, ne se sert de l'Épée que pour défendre les droits perpétués par le Livre;

c'est un faisceau vivant de forces spirituelles, que la puissance ottomane n'a pas réussi à entamer au cours des siècles de servitude. C'est qu'il n'a jamais cessé de croire en lui-même et à sa propre supériorité par le Verbe. Grâce à leur âme immortelle, les tronçons palpitants du vieux corps dépecé se renouent l'un à l'autre successivement L'œuvre néfaste des conquêtes stériles et des diplomaties aveugles avorte sans grandeur après cinq siècles de misères, parce que rien ne peut faire taire le chant spontané des poètes. Or, il n'est pas de rocher grec qui, d'une voix immortellement grecque, n'ait à son heure enrichi l'Hellénisme. Point n'est besoin, pour vérifier cette assertion, d'évoquer les souvenirs de l'Antiquité : le témoignage des jours présents peut suffire. Pour les rendre à l'Asie turque, faudra-t-il retirer à Mitylène d'avoir fait naître Ephtaliotis, d'avoir été le séjour favori du grand dramaturge Vernardakis, à Chio d'avoir été la mère de Coraïs, l'aïeule de Psichari et de Souris, d'avoir donné le jour au doux poète Lambros Porphyras? Mais les clairons ont sonné la victoire, qui n'est que justice. Par toutes les voix des aïeux klephtes, par celles de Rigas et de Valaoritis, de Vizyinos et de Krystallis, la Macédoine et l'Epire exultent. Le Crétois habile et énergique qui préside aujourd'hui aux destinées d'Hellas a voulu que sonnât l'heure de la délivrance, non pour son île seulement, mais aussi pour les autres Grecs. Or, le moment présent marquera une ère historique aussi importante que celle inaugurée par Constantin le Grand, et que devait terminer tragiquement l'irruption de Mahomet II à Sainte-Sophie. La paix conclue, l'Hellénisme doit se préparer aux métamorphoses nécessaires. La conception impérialiste ne lui convient plus et serait dangereuse, non seulement au point de vue politique extérieur, puisqu'elle exciterait les susceptibilités bulgares et provoquerait de regrettables représailles — j'ai là sous les yeux un document daté de 1904, émanant de l'Association patriotique des Thraces sur la persécution des Grecs en Bulgarie, - mais encore au point de vue intérieur.

Nous partageons, en effet, l'opinion exprimée dans une récente étude par Manolis Triandaphyllidis, relativement à la Question de langue. Depuis la rédaction des Evangiles, les Grecs n'écrivent plus la languequ'ils parlent; mais, à partir de la fin du xvnº siècle, ils se sont aperçus de tout ce que cette situation comporte d'illogique. Vilaras (1773-1823), Christopoulos (1770-1847), Solomos (1798-1857) ont cherché plus ou moins habilement à se rapprocher du démotique, dont Psichari devait proclamer la charte grammaticale. Certaines outrances et l'adhésion rapide de la jeunesse pensante devaient provoquer la réaction. L'aunée 1911, sur l'initiative de Mistriotis, inscrivit dans la constitution un article de sauvegarde en faveur du scolastique. On persuada au peuple que les Vulgaristes mettaient en péril la patrie et la religion. Nous avons expliqué déjà comment ce

triple nœud sacré: Foi-Langage-Patrie, était d'essence impérialiste et remontait à Byzance. Or, l'évolution même de l'idée nationale, en fonction de son triomphe, doit amener la victoire du démotique. encore que la catharévoussa doive laisser sur le sol abandonné d'abondantes alluvions.

Le démotique a incontestablement pour lui la vérité scientifique, et il est curieux de constater qu'il soit presque exclusivement employé par les nombreux auteurs d'hymnes guerriers, dont les événements actuels ont excité la verve poétique.

A côté du nouveau Tyrtée, S. Matsoukas, citons K. Palamas, S. Skipis, Sikélianos, Lapathiotis, Souris, auprès desquels J. Polémis et G. Stratigis font entendre des accents non moins vibrants encore que plus académiques. Mais ce n'est guère dans le feu de l'action que s'élaborent les chefs-d'œuvre. Au reste, insistons-y, les plus graves problèmes sont en suspens, et puisque la possibilité de reconquête de Constantinople ne saurait être envisagée par la Grèce, peut-être le Patriarcat œcuménique doit-il s'efforcer d'assumer dans les Balkans un rôle arbitral, qui réserve l'avenir, sans intervenir dans la politique active. Le successeur de Joachim III aura besoin d'être un homme énergique et souple. Il pourra préparer l'avènement de Constantinople au titre de ville libre et suzeraine de la confédération des Balkans, quand l'Europe et les Destins auront consenti au reflux définitif des Turcs en Asie. Dès 1898, Capodistria avait fait ce rêve, que les événements d'aujourd'hui sont bien près de réaliser.

Et c'est avec émotion qu'on relit les **Perses** d'Eschyle restitués en langue moderne de si vivante façon par le talent de J. Zervos. Partout revit le rythme véhément de l'original, et comme il est actuel cet hymne multiséculaire du triomphe de l'Europe sur l'Asie! Comme on sent que le Poète, avec toute sa ferveur patriotique, avait pris part à l'action! Ce frisson de fatalité qui traverse toute l'œuvre, n'est-ce pas en pleine bataille qu'il dut le sentir passer quand, face à face avec le Destin, il voyait, sous les coups des Grecs, sombrer la fortune perse! En vérité, Eschyle n'est nulle part plus poignant et plus vrai. La représentation de son immortelle tragédie devrait servir d'apothéose au retour des vainqueurs d'aujourd'hui en Athènes, et il faut féliciter la maison Fexis d'avoir si rapidement mené à bien sa collection de chefs-d'œuvre antiques.

Déjà nous avons dit les mérites de l'Orestie, traduite par Jean Gryparis, et c'est à propos des Œuvres complètes de Solomos, publiées à la même librairie, que cette sombre trilogie nous revient en mémoire. Solomos n'est pas seulement le poète enthousiaste de l'Hymne à la Liberté, le lyrique attendri de l'Empoisonnée et de la Mort de l'Orpheline; il est aussi le chantre mâle et parfait des Hommes libres assiégés, le peintre tragique de l'aventure de Lambros, en

même temps que le clairvoyant humoriste du Dialogue entre le Poète et le Pédant. A l'heure que tous les yeux sont tournés vers l'Epire et vers Janina, à l'heure que s'évoquent les souvenirs tragiques de Souli des Klephtes et des Armatoles, le personnage de Lambros excite un intérêt particulier. Les Albanais d'Ali-Pacha allaient le capturer avec ses compagnons, quand une jeune fille, à la faveur d'un déguisement, le détourne du guet-apeus. Le voilà devenu amoureux de cette héroïne, qu'il reconnaît bientôt pour sa propre fille. La révélation du crime d'inceste porte la malheureuse à mettre fin à ses jours. Comme ils naviguent ensemble sur le lac, le père, tout en ramant, lui confie l'horrible secret. Et tout à coup le bruit d'un plongeon se fait entendre : la jeune fille a noyé sa honte dans l'eau mortelle, où bientôt l'ira rejoindre, déchiré de remords, le père fatal.

Ah! ce lac de Janina, où se restête aujourd'hui l'éclair des baïonnettes helléniques, comme il a su inspirer les poètes de la terre épirote! Bientôt sans doute, à la faveur de la civilisation, les touristes et les curieux d'art l'iront visiter comme on va vers le Léman ou le lac du Bourget, avec la pensée des grandes âmes du passé qui mirèrent leur songe angoissé dans l'eau profonde.

Voici les Œuvres complètes d'Aristote Valaoritis, et je relis Dame Phrosyne, que célébra également le dramaturge Vernardakis et qu'Ali-Pacha fit noyer dans le lac pour n'avoir pas su la réduire à ses desseins amoureux. Quelle force lyrique, quel déploiement lumineux d'images éblouissantes, quelle grâce attendrie et passionnée! Il y a bien dans cette œuvre une part de romantisme qui a vieilli; mais le sentiment qui l'anime est immortel. Les vers grandioses où le chantre de Vlachavas et d'Athanase Diakos a célébré le charme du lac de Janina sont inoubliables, et il faudra les savoir par cœur pour se rendre là-bas, quand les canons se seront tus définitivement:

Mystérieusement la douce aurore s'avance sur le Pinde, aspergeant de rosée chacun de ses pas. Le lac sommeille en paix et, sur le rivage, on entend tout doucement se jouer l'écume légère, pareille au souffle calme d'un enfant qui dort. Parfois passe, espiègle et joyeux, le zéphyr; soutenu par ses ailes innocentes, il glisse sur l'eau, badine et se mouille et lui prend un baiser. L'onde alors se sent toute honteuse et plisse le front; un moment elle devint sombre et le zéphyr s'enfuit. Tout blanc, blanc comme neige, s'élève alors le brouillard.

Aristote Valaoritis ne fut pas seulement l'un des lyriques les plus véhéments de la terre grecque; ce fut aussi un historien épris de documents précis, et chacun de ses poèmes est accompagné de commentaires fort instructifs sur les faits et gestes authentiques de chacun des personnages qu'il met en scène.

Mais revenons à Janina et à son lac. C'est lui, c'est le Pinde et ses

troupeaux, c'est l'agreste et idyllique paysage d'Epire, tantôt farouche, tantôt gracieux, qui inspire également Kostis Krystallis, génial précurseur de tout le mouvement contemporain de renaissance poétique en Grèce, et dont on vient de rééditer en deux volumes les **Poèmes** et les **Proses**.

Du haut de la montagne de Kastritsa, dit-il quelque part, on aperçoit le lac calme, uni, étendu en nappe oblongue, avec sa petite île chère et choyée au milieu et sa ceinture de roseaux. De temps en temps quelque barque sillonne les ondes. Une brume légère et clairsemée s'élève de leur surface comme une fumée d'encens. Par delà s'étend sur un large espace la ville de Janina, avec ses dix-huit minarets et ses fortifications antiques fichées dans le sein même du lac. Au loin, les hautes cîmes escarpées du Pinde, du mont Souli et du mont Delvino.

C'est là que s'inspira l'incomparable Chantre du village et de la bergerie, nouveau Théocrite égal à l'ancien, et qui mourut trop jeune pour tenir toutes ses promesses, mais dont l'œuvre, après vingt ans, apparaît aussi jeune que le premier jour. Au tuf de la terre natale, il sut, par divination pure, retrouver la vraie source de poésie et la question de diglossie ne l'embarrassa point : sa langue maternelle n'était-elle pas la langue des Klephtes? Du haut des montagnes, son regard songeur embrassait toute la patrie, son âme en aspirait les puissants arômes et sa poésie est pare lle à cette Broderie du mouchoir, où la future épouse dessine tout le paysage en attendant son doux fiancé. Jeune encore, il avait composé les Ombres de l'Hadès; mais ce n'était qu'une tentative pour découvrir la voie qu'il pressentait sans que celle-ci se fût encore précisee suffisamment. De lui tout est précieux ; mais surtout les pièces, prose ou vers, qui naquirent vers la fin de sa trop courte vie. Paulos Nirvânas, qui s'y connaît, a dit à son sujet : « La rencontre du poète est un grand « bonheur : on le reconnaît à sa voix. Pour caractériser la poésia « qui fleurit sur les rochers des montagnes épirotes, il n'y a qu'un «nom: Krystallis. »

La grâce de son style est incomparable et si ses proses : la Fête de Castritsa, Dans les ruines, la Maîtresse d'école, n'ont pas la vivacité des contes de Christovassilis, son compatriote fils de Souli, il est partout plus essentiellement poète au sens intime du mot. L'un est l'action, la foi, l'héroïsme; l'autre le songe.

Peintre, Jean Vlakhoyannis l'est également, mais plutôt de figures que de paysages. Comme Xénopoulos, les âmes aussi l'intéressent avec leurs incertitudes et leurs passions, et parfois de Carcavitsas il a la force concentrée. Conteur, historien, poète, il sait mettre en scène et il connaît à fond les ressources de sa langue. Lui aussi a voulu célébrer Souli et, dans un recueil récent qui porte ce titre, il assemble sept récits brefs et puissants qui compteront parmi ses

productions les plus significatives, sans excepter Pour l'honneur. Tout l'héroïsme farouche d'une race de braves, à l'exaltation de laquelle s'est voué le talent de Christovassilis, revit aux pages colorées de Vlakhoyannis, qui, dans un autre recueil un peu postérieur, les Armes, a voulu compléter la série inaugurée par Souli. Toute la vie klephtique est là, et le conte intitulé le Fils du Klephte dégage le charme évocateur d'un vrai poème. C'est là un pur chef-d'œuvre, dont la jeune virtuosité de Nikos Santorinéos, auteur des Histoires de la Mer et du Rivage, doit envier la perfection. Mais l'écrivain de Morphoula, de Rêve du marin appartient à la mer comme Carcavitsas. Au cœur des poètes grecs, la mer et la montagne se rejoignent toujours.

MEMENTO. — Linos Attis écrit des symphonies verbales qui révèlent déjà le métier sûr d'un véritable poète. Sotiris Skipis, à Néa Zoï, la vaillante revue alexandrine, transpose les Œuvres et les jours du vieil Hésiode dans le rythme klephtique. Voilà le pendant de la célèbre Iliade de Pallis. Panathinaia reproduit des fragments de Kyra Phrosini; au Noumas, Kostis Palamas donne d'intéressants aperçus sur le Poète et le Critique, sur la Poésie et la Guerre; Pinacothiki fournit toujours une bibliographie attentive des diverses nouveautés littéraires.

ÉDMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

## LETTRES POLONAISES

Stanislaw Witkiewicz: Juljusz (Jules) Kossak, 2º éd., Gebethner i Wolff. — Kazimierz Przerwa-Tetmajer: Poesje (Poésies), VIIe série, ibid., Zdzislaw Debicki: Ogladam sie za siebie (Je regarde derrière moi), J. Mortkowicz. — A. Szczesny: To co sie stalo (Ce qui est arrivé), ibid. — Jozef Jedlicz: Nieznanemu bogu (Au dieu inconnu), ibid. — Stanislaw Milaszewski: Gest wewnetrzny (Geste intérieur), Gebethner i Wolff. — Memento.

Stanislaw Witkiewicz est certes une des personnalités les plus marquantes de la littérature et de la critique polonaise moderne. Cet homme (son nom n'est pas inconnu à ceux qui ont voulu prêter une bienveillante attention aux « Lettres polonaises » du Mercure), qui s'est vantéjadis de posséder un diplôme unique de « non-achèvement de trois classes du lycée à Szawle », a su acquérir par son travail une grande culture intellectuelle et une science solide qui lui ont permis de soutenir vers 1880-1890 une lutte victorieuse, au nom de l'art pur, contre tous les critiques officiels de son temps, le feu professeur Henri Struwe à leur tête. Il est vrai que, dans cette lutte, il a pu appuyer sa science générale par la connaissance toute particulière de l'art, étant lui-même peintre de talent, et par un tempérament fougueux, par une verve étincelante d'un écrivain de race. Les temps étaient difficiles pour les jeunes artistes au moment où Witkiewicz faisait ses débuts dans la critique artistique. L'académisme régnait alors en maître absolu. Le professeur Henri Struwe, le professeur